

J'ai dû rêver
trop fort

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Sang famille

On la trouvait plutôt jolie

*T'en souviens-tu, mon Anaïs ? et autres
nouvelles*

Le temps est assassin

Maman a tort

Gravé dans le sable

Un avion sans elle

Michel Bussi

J'ai dû rêver trop fort

Volume 1



Un grand merci à Boris BERGMAN et Alain BASHUNG pour leur soutien.

Extrait de *Vertige de l'amour*, texte de BORIS BERGMAN, musique d'ALAIN BASHUNG

© PREMIÈRE MUSIC GROUP / NEW PUBLISHING SAVOUR.

Avec l'aimable autorisation de Première Music Group
Extraits de *Let It Be* (John Lennon / Paul McCartney)
© 1970 Sony/ATV Tunes LLC.

Avec l'aimable autorisation de Sony/ATV Music Publishing (France). Droits Protégés

Extrait de *Charlotte Sometimes*, Words & Music by Simon Gallup, Laurence Tolhurst and Robert James.
© 1986 Fiction Songs Ltd. All Rights Reserved.

International Copyright Secured. Used by Permission of Hal Leonard Europe Limited.

Extraits de *Bésame mucho*, paroles et musique de Consuelo Velazquez

© Promotora Hispano Americana de Musica

© Michel Bussi et Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2019

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0351-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

MICHEL BUSSI

Michel Bussi est géographe et professeur à l'université de Rouen. Il entre aux Presses de la Cité avec *Nymphéas noirs*. Il signe alors son premier succès national avec tout ce qui fera sa marque, sa signature, son originalité : le twist final, imprévisible, et l'équilibre parfait entre style, intrigue, émotion, rythme... *Nymphéas noirs* devient le roman policier français le plus primé en 2011 et inaugure une série de best-sellers : *Un avion sans elle* (2012), *Ne lâche pas ma main* (2013), *N'oublier jamais* (2014), *Gravé dans le sable* (2014, nouvelle édition d'*Omaha Crimes*, roman paru en 2007), *Maman a tort* (2015), *Le temps est assassin* (2016), *On la trouvait plutôt jolie* (2017) et *Sang famille* (nouvelle édition en 2018 d'un de ses premiers romans). En 2018, il a également publié chez Pocket un recueil de nouvelles, *T'en souviens-tu, mon Anaïs ?*, ainsi qu'une version enrichie de *Code Lupin* (Éditions des Falaises) et un recueil de contes pour enfants, *Les Contes du réveil matin* (Delcourt). En 2019 paraît aussi l'adaptation

attendue en bande dessinée de *Nymphéas noirs* (Dupuis).

Sans délaisser son domaine de prédilection, la géographie, Michel Bussi sillonne aujourd'hui le monde entier pour assurer la promotion de ses romans, traduits dans trente-trois langues, qui sont autant d'invitations à la découverte d'une région, d'un pays (la Normandie, la Corse, La Réunion...), mais aussi à une réflexion, sous un prisme très humain, sur les enjeux de notre époque.

Ses romans font l'objet de séries télévisées à succès : *Maman a tort* en 2018 et, en 2019, *Un avion sans elle* et *Le temps est assassin*.

En 2018, il est classé deuxième auteur français le plus lu en France (palmarès *Le Figaro*-GfK).

J'ai crevé l'oreiller
J'ai dû rêver trop fort
Alain BASHUNG

Aux victimes des tsunamis en Indonésie

— J’y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé.

— Je ne comprends pas, maman.

Je referme le livre et me penche un peu plus sur le lit de Laura.

— Eh bien, tu vois, le renard ne reverra jamais le Petit Prince. Mais comme le Petit Prince a les cheveux blonds, la couleur des champs de blé, chaque fois que le renard les regardera, il pensera à son ami. Comme ton amie Ofelia qui a déménagé au Portugal cet été. Même si tu ne la revois jamais, chaque fois que tu entendras parler de ce pays, ou de son prénom, ou que tu verras une fille avec des cheveux noirs et frisés, tu repenseras à elle. Tu comprends ?

— Oui.

Laura attrape son doudou Caneton puis secoue la boule à neige de la Sagrada Familia avant de la reposer sur la table de chevet. Elle réfléchit, fronce les sourcils, saisie d’un doute.

— Mais maman, si jamais je n’entends pas parler du Portugal, ou d’une fille qui s’appelle

comme elle, ou qui a les mêmes cheveux frisés, ça veut dire qu'Ofelia, je vais l'oublier ?

Je serre Laura dans mes bras, j'éponge mes larmes au duvet jaune de la peluche.

— Pas si tu l'aimes très fort, ma chérie. Plus tu l'aimeras fort et plus tu croieras dans ta vie des choses qui te feront penser à elle.

Olivier passe la tête par la porte de la chambre, agite sa montre, il est l'heure de dormir. Laura est entrée au CP, c'est déjà une année importante, l'année la plus importante de toutes. Avant toutes les autres années les plus importantes de toutes. Je ne discute pas, je remonte le drap sur Laura.

Elle m'attrape le cou pour un dernier câlin.

— Et toi, maman Il y a quelqu'un que tu as aimé si fort que tu ne veux pas l'oublier ? Tellement fort que toute ta vie, tu croieras des choses qui te feront penser à lui ?

I

MONTREAL

12 septembre 2019

– J’y vais.

Olivier est assis devant la table de la cuisine, les mains jointes en porte-gobelet autour de sa tasse de café ; son regard traverse la fenêtre et le porte bien plus loin, bien au-delà des confins du jardin, bien au-delà de l’atelier, jusqu’aux brumes de la Seine. Il me répond sans même se tourner vers moi.

– Tu es vraiment obligée ?

J’hésite. Je me lève et tire la jupe de mon uniforme. Je n’ai pas envie d’engager une longue conversation. Pas maintenant. Pas le temps. Je me contente de sourire. D’ailleurs, lui aussi. C’est sa façon de poser les questions sérieuses.

– Je suis convoquée à Roissy, terminal 2E, à 9 heures. Faut que je passe Cergy avant l’ouverture des bureaux.

Olivier n’ajoute rien, ses yeux suivent les courbes du fleuve, les caressent du regard

comme pour en apprécier la perfection infinie, au ralenti, avec cette même patience qu'il prend pour évaluer l'arrondi d'une tête de lit, la cambrure d'une commode dessinée sur mesure, l'angle des poutres d'une pièce voûtée. Cette intensité avec laquelle il me regarde toujours, quand je sors de la douche et me glisse dans le lit. Cette intensité qui à cinquante-trois ans me rend belle, encore, à m'en faire frissonner. Dans ses yeux. Dans ses yeux uniquement ?

Tu es vraiment obligée ?

Olivier se lève et ouvre la porte-fenêtre. Je sais déjà qu'il va avancer d'un pas et jeter les miettes du pain d'hier à Geronimo, le cygne qui a construit son nid au bout de notre allée, sur les berges de la Seine. Un cygne apprivoisé qui défend son territoire, et par la même occasion le nôtre, mieux qu'un rottweiler. Nourrir Geronimo, c'est le rituel d'Olivier. Olivier aime les rituels.

Je devine qu'il hésite à me poser sa question, cette question rituelle à chaque fois que je m'en vais :

Tu es vraiment obligée ?

Depuis le temps, j'ai compris que cette question d'Olivier ne se résume ni à un trait

d'humour un peu répétitif, ni à me demander si j'ai deux minutes pour prendre un café avant de filer. Son *Tu es vraiment obligée ?* va bien au-delà, il signifie, *tu es vraiment obligée de continuer ce foutu boulot d'hôtesse de l'air ?*, de nous quitter quinze jours par mois, de continuer à parcourir le monde, de vivre en décalé, *Tu es vraiment obligée ?*, maintenant que la maison est payée, maintenant que les filles sont élevées, maintenant que nous n'avons plus besoin de rien. Tu es vraiment obligée de garder ce travail-là ? Olivier m'a posé la question cent fois : qu'ont-ils de plus, les chalets des Andes, de Bali ou du Canada, que notre maison de bois que j'ai construite pour vous de mes dix doigts ? Olivier m'a proposé cent fois de changer de métier : tu pourrais travailler avec moi à l'atelier, la plupart des femmes d'artisan s'associent à leur mari. Tu pourrais faire la comptabilité ou le secrétariat de la menuiserie. Plutôt que de claquer notre fric à payer des sous-traitants incompétents...

Je sors de mes pensées et prends ma voix enjouée de business class.

— Allez, faut pas que je traîne !